

# Le rêve de Morimont

Autor(en): **Ribeaud, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **51 (1947)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549787>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE RÊVE DE MORIMONT

par Alfred RIBEAUD

## Note préliminaire

A l'occasion du centenaire de la Société jurassienne d'émulation, on a mis à la scène une évocation de Stockmar et de Thurmann, où il est fait allusion au serment de Morimont, singulier épisode de notre histoire.

Le château de Morimont, dont les ruines dominent un contrefort de la chaîne du Jura, à peu de distance de la frontière de l'Ajoie, entre Lucelle et Levoncourt, est l'objet d'un acte de vente et d'inféodation



*Les ruines du château de Morimont*

de 1271, qui le désigne déjà comme étant fort ancien. Selon une légende, le manoir aurait été construit par les sires de ces lieux sur le modèle du château aux sept tours de Constantinople, en souvenir des croisades où ils avaient guerroyé. Une autre tradition veut que Pierre de Morimont vit les tours d'Orient lors d'une ambassade dont il avait été chargé auprès du sultan.

C'est dans ces ruines que se réunirent, en conspirateurs, Stockmar, les deux frères Quiquerez et le capitaine Seuret, au cours de l'année 1826. Ils y firent le serment de se consacrer à l'affranchissement du Jura.

A l'inauguration du buste de Xavier Stockmar, le 8 octobre 1868, à Porrentruy, Auguste Quiquerez prononça un discours où il rappela les préludes de l'insurrection jurassienne de 1830 : « Déjà quelques années auparavant, lui (Stockmar), le capitaine Seuret, mon frère aîné et moi, nous avons juré, au milieu des ruines d'une forteresse féodale, de saisir la première occasion pour affranchir le Jura de l'oppression qui pesait sur lui depuis 1815. Plus d'un d'entre nous a assisté à ces luttes de 1830 et 31, lorsque, au risque de la vie et de la liberté, on combattait de la plume et des bras pour obtenir une place honorable dans la Suisse indépendante. »

Dans la nécrologie d'Auguste Quiquerez (*Actes de l'Emulation*, 1881), Xavier Kohler écrit : « Bien avant 1830, le feu couvait sous la cendre. Le principal foyer de l'opposition était l'ancienne capitale de l'Evêché. Les mécontents se groupaient autour d'un jeune homme énergique, très doué, d'une éloquence entraînant, et que le sort destinait à délivrer son pays de l'oligarchie bernoise ; nous avons nommé Xavier Stockmar... Les amis de la liberté des divers districts, les *patriotes*, avaient les yeux sur lui, on se mit en rapport, on songea à se concerter, à fourbir, dans le silence, les armes pour la lutte suprême... A trois heures de Porrentruy s'élevaient les ruines imposantes du château de Morimont. Où trouver un endroit plus propice pour conspirer ? Quelques patriotes résolurent d'en faire le Grütli jurassien. Vers 1826, Xavier Stockmar, Louis et Auguste Quiquerez, Olivier Seuret (de Delémont) se rencontrèrent dans ces ruines. Après s'être entretenus de l'état des districts du Jura, des abus croissants des autorités baillivales, ils jurèrent de saisir la première occasion pour secouer le joug du patriat et rendre au pays quelques libertés. Morimont vit sans doute encore plusieurs fois les patriotes jurassiens visiter ses ruines discrètes ; mais, dans ses écrits, Auguste Quiquerez ne relate que ce rendez-vous décisif. »

Le docteur Ernest Ceppi, dans un opuscule publié en 1931, *Xavier Stockmar et la petite histoire*, fait la lumière sur ce point. Il dit : « Stockmar, une fois décidé à la révolution, n'y alla pas par quatre chemins. Il prit trente mille francs de son argent pour acheter fusils et munitions... » Et c'est ici que le médecin bruntrutain, habile fure-

teur dans le passé régional, parle des conciliabules de Morimont qui précédèrent le soulèvement. « Chose curieuse, ajoute-t-il, aucun de nos auteurs ne donne la formule du fameux serment... Je l'ai vue sous la forme d'une plaque de laiton sur laquelle quelques lignes de texte en creux avaient été comme martelées, et qui était fixée au tronc d'un arbre à l'intérieur des ruines du manoir. » On lit plus loin : « Je désespérais de retrouver le texte du serment de nos conspirateurs lorsque, trois jours après avoir écrit mon article (dans le *Jura*), j'eus l'agréable surprise et la joie bien vive de recevoir les lignes suivantes : « La plaque qui se trouvait au château de Morimont a été envoyée à Berne par M. le curé Seuret, décédé il y a plus de six ans ; mais je peux vous donner l'inscription, la voici :

« SOUS L'OMBRAGE DE CES HETRES, AU MILIEU DE  
CES RUINES, XAVIER STOCKMAR, LOUIS QUIQUEREZ  
ET OLIVIER SEURET ONT JURE DE DELIVRER LE  
JURA DE L'OLIGARCHIE BERNOISE AU RISQUE DE  
LA VIE OU DE LA LIBERTE. ILS ONT TENU LEUR  
SERMENT EN 1830. »

L'heureuse restitution du texte était due à Sylvain Corbat, de Vendlincourt.

Le docteur Ceppi terminait par ces mots : « Et maintenant, c'est aux Jurassiens de Berne de se mettre en campagne pour retrouver le document original. »

Moi-même, j'ai lu à Morimont, dans les premières années de ce siècle, la suggestive inscription. En imagination, je voyais les patriotes dans un moment d'exaltation ; je songeais à ce que j'écrivis plus tard : « Le plus pauvre de nous se découvre en Stockmar une parenté morale. Tout Jurassien ayant le cœur bien placé désire l'autonomie de ses vallées, ou, du moins, une fois, — au milieu des soucis, des exigences quotidiennes et des désillusions, — aperçoit-il un mirage d'indépendance. Que ce soit un regret, que ce soit un espoir, c'est toujours l'heure de Morimont. »

# LE RÊVE DE MORIMONT

## Evocation

Un acte représenté à Porrentruy, le 27 septembre 1947, à la soirée du centenaire de la Société jurassienne d'émulation.

La scène se passe au pied des ruines de Morimont, au mois d'octobre 1846.

Les personnages sont

GABRIELLE . . . . .	<i>Mlle Marie-Thérèse Schaffter</i>
XAVIER STOCKMAR . . . .	<i>MM. François Gressot</i>
JULES THURMANN . . . .	<i>Philippe Choquard</i>
GUI THEUBET . . . . .	<i>Jean Etique</i>
JACQUES BERBIER . . . .	<i>Pierre Bélet</i>

La mise en scène est de Mlle Marie-Jeanne Cuttat ; le décor, de M. Maurice Lapaire.

Un orchestre joue en sourdine l'air de la *Rauracienne*.

Le rideau se lève sur une campagne de la Haute-Alsace. Les vieilles pierres du château apparaissent dans la forêt d'automne.

## SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, BERBIER

Berhier tend la main à la jeune fille. Radieuse, en robe claire, elle saute de la calèche. Du côté du château, on entend une sonnerie de cor.

GABRIELLE

Nous y voilà. Merci. Je compte sur votre discrétion.

BERBIER

Soyez sans crainte : vous me connaissez. Mais vous allez me dire ce qui se passe. Vous m'envoyez un mot : il me faut venir, cet après-midi, vous prendre en voiture et vous conduire de Porrentruy à Morimont. Pourquoi ? Pour voir qui ? Il n'y a personne.

GABRIELLE

Personne ! Vous n'entendez pas le cor de chasse ?

BERBIER

Si. Quel rapport avec votre course ?

GABRIELLE

Ne faites pas l'étonné. Vous savez que Gui Theubet est mon ami, mon fiancé. Eh bien ! c'est lui que vous entendez sonner de la trompe. Cet été, son père et le mien se sont brouillés. Affaire politique ! A cause de mon oncle Xavier.

BERBIER

Stockmar. Il y a vingt ans que je le connais. Quelle aventure que sa vie ! Quant au fils du commandant Theubet, il ne me plaît qu'à demi. Je l'ai entendu parler en public. Il est de ceux qui sont enchantés de voir votre oncle rentrer au gouvernement. Pourtant, c'est à faire pitié. Quoi ! Le « père du Jura », le révolutionnaire-né, le tribun, le proscrit ne trouve rien de mieux à faire que de retourner à Berne ?

GABRIELLE

Les choses ont changé. (*Sonnerie de trompe dans le bois.*)

BERBIER

Non. On se demande même si nous sortirons jamais de l'impasse.

GABRIELLE

Mon oncle a longtemps hésité à reprendre place au Conseil d'Etat. Un drame intérieur ! Il en a tant vu là-bas ! S'il a fini par dire oui, c'est que, sincèrement, il croit ainsi servir son pays.

BERBIER

Le bien du pays ! Ah ! parlons-en. Il fallait y songer il y a trente ans. Alors, nous avions les lois françaises. Nous devons les conserver, et rester de France.

GABRIELLE

Ce temps est passé, mon pauvre Berbier. Inutile de nous y perdre... Mon fiancé donc, à la suite de la dispute à l'hôtel de l'Ours — on a failli en venir aux mains — m'a rencontrée sur la grand place. « Tout est fini », m'a-t-il dit, et il est parti sans une explication, comme un fou.

BERBIER

Comme un emballé... et, peut-être, un malheureux.

GABRIELLE

Depuis lors, il court la campagne. Il chasse le chevreuil en Alsace. Il vit en sauvage, ici, dans ces ruines. J'ai réfléchi ; je viens le trouver et j'aurai raison de sa mauvaise tête.

BERBIER

Libre à vous. A votre place, je le laisserais... chasser.

GABRIELLE

Non, non, je veux le voir. Et tout de suite, car le temps presse. Avez-vous remarqué sur la route, à la sortie de Levoncourt, deux messieurs de la ville, qui prenaient le chemin de la colline ?

BERBIER

Oui. Je ne les ai pas reconnus.

GABRIELLE

L'un est mon oncle Xavier. Il est à Porrentruy depuis huit jours. L'autre, c'est Thurmann, le savant, le géologue.

BERBIER

Comment ? Ensemble ? Ici ? On m'avait dit qu'ils ne se voyaient plus.



GABRIELLE

Le professeur Kohler les a remis d'accord, en vue de la réalisation d'un grand projet, disait-il, hier soir, devant notre maison. Mais, s'ils arrivent ici, que vais-je leur dire ? Car je suis sûre qu'ils viennent à Morimont.

BERBIER

Fort possible. Stockmar tient à revoir le lieu du serment. (*Le cor sonne.*)

GABRIELLE

Quel serment ?

BERBIER

Une histoire trop longue à vous conter. J'étais gamin alors ; j'étais le « Jacki » de Stockmar, quand il passait à Charmoille en venant des forges de Lucelle. (*Mystérieux*) Que de fois l'ai-je vu, de son pas décidé, monter à Morimont...

GABRIELLE

Comme aujourd'hui. C'est étrange... Hâtons-nous. Ma voix n'est pas assez forte : appelez Gui, appelez-le dans cette direction.

BERBIER

Ohé !... Ohé !

GABRIELLE

Encore. (*Berbière répète l'appel. Le cor répond.*) Il a entendu. Il va venir. Pas de discussion. Surtout pas de votre ton d'il y a un instant : Gui voit, en effet, dans la réunion à Berne notre salut et une libération. Je ne suis guère de cet avis, ni vous non plus... Laissez-moi faire. (*La sonnerie s'est rapprochée.*)

BERBIER

Vous ! Le convaincre ! Vous êtes trop amoureuse. C'est lui qui vous persuadera.

GABRIELLE

Oui, monsieur Jacques, amoureuse. Mais amoureuse aussi, et passionnément, du petit pays qui vivra libre, fier et fort, — et dont les fils doivent s'unir, travailler au bien commun, dire ce qu'ils veulent.



## SCÈNE II

GABRIELLE, BERBIER, GUI

Gui apparaît en tenue de chasse, le fusil en bandoulière, le cor à la main. Il est tout interdit.

GUI

Quelle surprise !... Bonjour. Salut, Berber. (*Les deux hommes se serrent la main.*)

GABRIELLE

Gui, j'ai à te parler.

BERBIER, *gêné*

Je vais à la rencontre de ces messieurs. (*Il s'éloigne.*)

## SCÈNE III

GABRIELLE, GUI

GUI

Quels messieurs ? (*Il dépose auprès d'un buisson son instrument et son arme.*)

GABRIELLE

Je te le dirai. (*Un silence.*) Alors, c'est ainsi que tu m'abandonnes ? Nous nous aimons pourtant. Je suis sûre que tu m'aimes.

GUI

De toute mon âme. Que veux-tu, le coup a été trop rude. Je suis très malheureux. Tu me manqueras toujours. Mais je dois m'éloigner, puisque tout nous sépare. Tes parents et mon père s'opposent à notre union. J'ai décidé d'en finir. Je veux m'évader, ne plus voir personne, partir, aller loin, loin, oublier...

GABRIELLE, *très calme*

Aller où ?

GUI

Peu m'importe, pourvu que ce soit loin des mesquineries, des querelles stupides, des rivalités traîtresses, des gens qui s'épient et se haïssent, — dans un monde où l'on puisse respirer à l'aise, avoir des horizons, un idéal, une raison d'agir pour de hautes causes.

GABRIELLE

Tu cherches trop loin. Tu te perds dans des nuées. Souviens-toi plutôt de nos belles soirées, sur le banc, au jardin. Le printemps commençant faisait un décor à nos projets d'avenir : les oiseaux chantaient, et, nous aussi, nous allions construire un nid.

GUI

Comme toi, je me suis alors grisé d'une vision heureuse. Puis soudain, à la brouille de nos parents, ç'a été l'écroulement, un déchirement, et un bond vers l'inconnu, le large...

GABRIELLE

Et tu n'as plus pensé à moi.

GUI

Si, à chaque heure, mais j'étais découragé.

GABRIELLE

Il fallait songer à notre amour, nous parler franchement.

GUI

D'autres avaient prononcé des mots trop durs.

GABRIELLE

Rien n'est irréparable. Notre volonté doit triompher.

GUI

Elle ne vaincra point la lassitude que j'ai éprouvée à me sentir derrière les barreaux d'une prison, à penser que j'allais vivre — que nous allions vivre — dans un milieu hostile, aux prises, à jamais, avec des petites. J'ai juré d'élargir ma vie. Un autre destin m'appelle.

GABRIELLE

Ton destin est dans ta petite patrie ; elle mérite qu'on l'aime. Ecoute-moi, Gui. Tout à l'heure, tu vas te trouver en présence d'hommes aux vues larges, et dont la pensée maîtresse est cependant — quoi qu'il advienne — la grandeur et le rayonnement de leur coin de terre : Stockmar, Thurmann.

GUI

Ah ! ce sont « ces messieurs ». Certes, et des plus nobles. Mais pourquoi ? Parce qu'ils sont, l'un et l'autre, nés rhénans ; parce qu'ils pensent en Européens ; parce qu'ils voient plus juste que les gens d'ici...

GABRIELLE

...Ce qui ne les empêche pas de donner le meilleur de leur être au Jura, le pays de leur mère. Chacun d'eux a une mère ajolaise qui l'a bercé aux chansons de chez nous, la femme qui lui a fait comprendre la beauté des paysages familiers, goûter la saine ardeur des matins clairs et la caresse des soirs où le laboureur revenant au foyer pense à la tâche du lendemain et au bonheur des siens, sous le regard de Dieu, — la femme qui lui a appris à aimer et, par-dessus tout, à aimer notre terre.

GUI

La femme que j'avais rêvée, celle que tu devais être...

GABRIELLE

Celle que je serai si tu m'aimes et si, tous les deux, nous aimons notre pays d'un égal amour. Aie confiance, aie courage ! Reviens...

Longue étreinte. Des voix s'approchent. Les jeunes gens se dissimulent derrière quelques buissons d'où ils vont suivre la scène suivante.

## SCÈNE IV

STOCKMAR, THURMANN, BERBIER

THURMANN, *en conversation*

En principe, je suis d'accord. Un groupe d'hommes d'étude, fort bien. Dont le but, si je vous comprends, sera de collaborer dans leurs recherches.

STOCKMAR

Plus et mieux : ils orienteront l'opinion dans le sens de l'intérêt général, afin d'inspirer au peuple le désir, le besoin d'une action spirituelle, patriotique, en dehors et au-dessus des partis.

BERBIER

Ceci ne me regarde pas. Mais, des partis, il y en aura toujours.

THURMANN

Certainement, et ils seront les plus forts.

STOCKMAR

Dans l'ordre que j'envisage, ce n'est pas certain. Je conçois une association où tous les Jurassiens, quelles que soient leurs tendances, pourraient travailler ensemble au bien commun, dans l'union des forces intellectuelles.

THURMANN

Convenez pourtant que, même parmi les dix hommes que vous me nommiez, il y aura, dès l'abord, des divergences insurmontables.

STOCKMAR

Un effort est nécessaire, un effort de chacun, un effort sincère, peut-être pénible. Il faudra nous assouplir, Thurmann. Nous devons tous voir uniquement l'avenir et rechercher la prospérité du Jura, en oubliant nos intérêts et nos griefs personnels.

THURMANN

Et en admettant que l'on s'entende dans ce... cénacle, vous n'aurez jamais qu'une classe de privilégiés de l'esprit, distante par nature de l'ensemble de nos populations. Des méfiances surgiront. Voyons, monsieur Berbier, vous, un homme de bon sens, ne direz-vous pas : des aristocrates ?

BERBIER

Tout dépendra de la manière dont ils se comporteront.

STOCKMAR

Précisément. Les hommes ainsi groupés devront s'imposer une règle, un devoir, et faire des adeptes pour la poursuite d'un idéal : l'épanouissement de la petite patrie qui a besoin de tous ses fils. Le jour où ils seront nombreux et forts, ils commanderont l'opinion.

THURMANN

Mais alors, c'est au peuple jurassien que vous en appelez !

STOCKMAR

Oui, l'heure est venue.

BERBIER

En somme, monsieur Stockmar, vous pensez à une société de salut public.

STOCKMAR

Voilà un mot chargé de souvenirs... C'est peut-être vrai. J'ai toujours été révolutionnaire de quelque façon. Te souviens-tu, Berbier, de mon temps de Lucelle ?

BERBIER, *gravement*

Quand vous montiez à Morimont.

STOCKMAR, *pensif*

Le rêve merveilleux...

THURMANN

Quel rêve ?

STOCKMAR

Un mirage d'il y a vingt ans. Vous ne pouvez pas savoir : vous étiez alors à Paris, à l'École des mines. C'était l'époque des enthousiasmes, avec Seuret et les deux Quiquerez. Un jour, nous sommes venus à Morimont et, au milieu des vestiges d'âges révolus, nous avons juré de délivrer le Jura de l'oligarchie bernoise.

THURMANN, *avec un sourire*

Déjà !

STOCKMAR, *comme dans un songe*

Le passé...

BERBIER

Oui, déjà ! Et bientôt ce fut 1830 : les journées glorieuses, le grand souffle libérateur, l'appel au renouveau... (*Un silence. Puis presque rageur.*) L'occasion perdue !

THURMANN, *nerveux*

Nous n'avons rien perdu. Nous avons tout gagné. Nous jouissons de la paix helvétique. Le peuple a conquis ses droits. Nous sommes maintenant des citoyens égaux, libres, affranchis de la tutelle qui pesait sur les consciences.

BERBIER

Dieu vous entende, monsieur Thurmann, et faites-le lui croire ! Reconnaissez, monsieur le conseiller d'Etat, que vous ne pensiez guère à ce qui vous attendait : les écœurements à Berne, l'expulsion, l'exil...

THURMANN

Il y a eu les retours triomphants, les actes réparateurs.

STOCKMAR

On a voulu me rendre justice. C'est vrai. Il ne se passe cependant pas un jour où je ne sente, là-bas, l'isolement, l'hostilité à peine voilée, des gestes de supériorité qui blessent.

BERBIER

Votre place était ici, — à notre tête !

THURMANN, à *Stockmar*

Vous servez encore la cause du Jura...

STOCKMAR

Qui sait ?... Vous avez peut-être raison, Berbier. Que voulez-vous, on croit bien faire... Thurmann, j'ai souvent douté de moi, de ma carrière tumultueuse. Un espoir m'a soutenu, qui aujourd'hui est une certitude : grâce à votre adhésion à mon idée, la sauvegarde de la personnalité jurassienne, du patrimoine de la race est assurée... Je puis retourner à d'autres labeurs et souffrir, en silence, des calomnies et de l'incompréhension.

## SCÈNE V

STOCKMAR, THURMANN, BERBIER, GABRIELLE, GUI

Les jeunes gens se précipitent vers Stockmar.

GABRIELLE

C'est vous-même, mon oncle, qui vous calomniez !

GUI

Vous êtes le père du Jura, l'arbitre de ses destinées. Vous voulez que notre pays soit fort, respecté hors de ses frontières, — que, largement, il fasse le don de son esprit et de son travail !

STOCKMAR, à *Gabrielle*

Comment ? Toi ici ? (*Il a un moment d'émotion, d'abandon.*) Ma petite, ma petite... Gaby, ma chérie. (*Il la presse sur son cœur.*)

GABRIELLE

Moi aussi, j'ai du chagrin. Nous avons tous nos peines. (*Elle éclate en sanglots.*)

BERBIER, à *Thurmann*

Une plainte d'amour.

THURMANN, à *Gabrielle*

De quoi s'agit-il ?



STOCKMAR

Explique-toi.

GABRIELLE

Maman vous a raconté, l'autre soir, l'algarade du commandant Theubet à papa. Depuis lors, on ne veut plus que j'aime Gui, — qui vous aime bien mon oncle.

GUI

Si Gaby m'est refusée, je partirai pour l'Algérie... comme vous l'avez fait une fois.

GABRIELLE

Il ne partira pas. Il doit rester ici... avec nous, en terre jurassienne, — et se vouer à l'œuvre commune. J'ai tout entendu. (*Résolument, à Stockmar.*) Vous avez raison : il faut se serrer autour du drapeau.

STOCKMAR

Sois bénie, mon enfant. Le Jura bien-aimé parle par ta voix... Rassure-toi, Gaby. Ce soir même, tes parents donneront leur consentement. J'en répons. (*A Gui.*) Quant à ton père, il ne m'a jamais rien refusé.

GABRIELLE

Oh ! merci. (*Même geste de Gui.*)

STOCKMAR

J'ai surmonté d'autres obstacles... J'ai bien convaincu monsieur Thurmann, cet après-midi !

THURMANN

Une *Société jurassienne d'émulation* ! En vérité, je n'en voyais pas la possibilité, mais vos arguments m'ont conquis... Occupez-vous de Kohler et de Trouillat et, c'est entendu, je parlerai à Dupasquier.

GUI

Et je serai des vôtres, pour le bonheur et la gloire du pays !

GABRIELLE

Nous en serons tous...

BERBIER

Nous en serons de tout notre cœur !

STOCKMAR

Mes amis, un groupement d'hommes indépendants et fiers — cerveau, conscience et volonté du Jura — sera désormais le salut de notre petite patrie.

GABRIELLE, *dans les bras de Gui*

Quel beau jour !

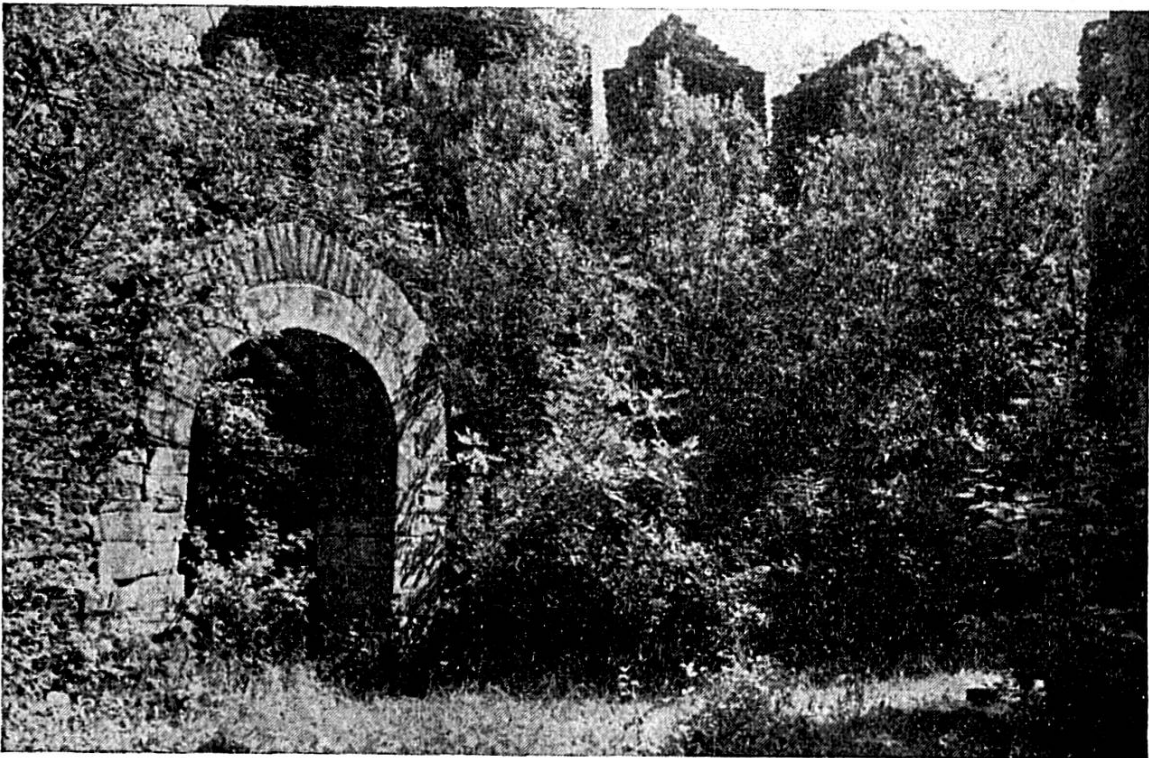
BERBIER

Un grand jour.

STOCKMAR, *parlant d'une voix grave*

*Unissons-nous, fils de la Rauracie,  
Et donnons-nous la main !*

Le rideau tombe lentement, tandis que, très doux, l'orchestre reprend la *Rauracienne*.



*Cour intérieure du château de Morimont*